

## Comprendre l'Europe



# Faut-il aimer l'Europe pour voter ?

Les élections européennes ont lieu dimanche prochain. Tout au long de la semaine, l'universitaire angevin Albrecht Sonntag nous livrera ses réflexions afin de mieux appréhender l'échéance.

Par Albrecht SONNTAG\*

albrecht.sonntag@essca.fr

**F**aut-il aller voter dimanche prochain aux européennes ? Si l'on suit la tendance générale des trente dernières années, on serait plutôt tenté de répondre par la négative. En France, les six précédentes élections directes au Parlement de Strasbourg ont vu le taux de participation chuter de manière inexorable : de 60 % en 1979, il est passé à 42 % en 2004. D'autres pays fondateurs de

l'Union témoignent du même désamour : 43 % en Allemagne, 39 % aux Pays-Bas. C'est pour le moins paradoxal. A ses débuts, quand le Parlement européen ne faisait que de la figuration dans le paysage

institutionnel, les citoyens s'y intéressaient davantage qu'aujourd'hui, où il détient de vrais pouvoirs de codécision et où son travail a des conséquences réelles sur notre vie quotidienne.

Comment expliquer ce désintérêt ? L'Europe est-elle trop loin, trop compliquée ? Allons ! Bien sûr, l'Union européenne est compliquée, mais comment pourrait-elle ne pas l'être ? Après tout, c'est une communauté d'un type radicalement nouveau, ni État fédéral ni fédération d'États. C'est une réponse complexe au défi inédit que se sont lancés ses « pères ». Il y a bientôt soixante ans : trouver une méthode qui permette aux vieux États nations de ce continent d'identifier l'intérêt commun de tous et d'œuvrer en sa faveur.

Vu de l'extérieur, cette méthode n'a pas si mal fonctionné. Mais à l'intérieur, il semble que le cœur n'y soit plus. Désamour, désenchantement,

désaffection, le vocabulaire utilisé pour décrire le manque d'engagement des citoyens pour les affaires européennes relève davantage de la plainte sentimentale que du débat politique. Sans doute, à force d'avoir surchargé de connotations affectives l'utopie de la grande fraternité européenne, a-t-on refoulé le caractère prosaïque de l'éternelle recherche de compromis qui est l'essence même de cette communauté. La construction européenne a pourtant toujours été une entreprise laborieuse. Il faut, en permanence, prendre en compte les intérêts et les traditions, les perceptions et les sentiments des uns et des autres. Et le Parlement européen en est un excellent exemple. Il est non seulement représentatif de la diversité des vingt-sept États membres mais aussi de toutes les orientations politiques et idéologiques qu'ils hébergent. C'est une étonnante machine à compromis : plutôt

terne, assez ennuyeuse, mais seule capable de dépasser les égoïsmes nationaux.

Peut-être serait-il temps d'abandonner les bons sentiments. Il n'est pas besoin d'« aimer » l'Europe. Il n'est pas non plus nécessaire d'être enthousiaste à la perspective d'élire un nouveau parlement européen. Il suffit d'en comprendre la portée. Jean Monnet, inébranlable, a toujours insisté sur la rationalité même de son projet. Il était convaincu que sur notre petit continent, il allait de l'intérêt de chacun de rechercher l'intérêt de tous.

Compliquée ou non, l'Europe est une affaire trop sérieuse pour la laisser aux abstentionnistes.

**\*Albrecht Sonntag est titulaire de la chaire Intégration européenne à l'École supérieure des sciences commerciales d'Angers (ESSCA). Demain : qui dirige l'Union européenne ?**